

C'est ainsi qu'il faut les voir

LE FEUILLETON CLARO



SI LE MALHEUR des hommes vient bel et bien de ne savoir pas mariner dans une pièce, ainsi que l'estimait Pascal, alors il y a fort à parier que la littérature a tout intérêt à s'enfermer avec eux. Que dit leur agitation? Repousse-t-elle les murs? Contre ces derniers, que cognent-ils en sus de leur tête? Sont-ils déjà morts quand ils feignent de dormir? Quelles sont ces secousses qui les laissent ainsi désaxés? Rêvent-ils de s'échapper ou aspirent-ils à ne faire qu'un avec les surfaces qui les contiennent? Et leur sang, coule-t-il en rond? Voyez, dès qu'on est derrière la porte fermée, l'esprit assiégé se tend, claque comme un élastique, l'œil erre, se retourne, toutes sortes de sensations sont diffractées, adieu le repos, et c'est écrire qu'il faut, sans tarder, quel que soit le risque, et ce sous la pression sans cesse croissante de ce monstre qu'est le silence.

Dans une chambre, disais-je. Je pourrais tout aussi bien préciser: dans un corps. Là où sévit le chaud extrême, sous l'inquiétante froidure. Là encore, voyez: quand tous les repères disparaissent, se noyer dans l'instant devient toute une histoire. Et raconter cette histoire, on s'en doute, ne va pas de soi, et, pour ce faire, peut-être faut-il justement partir d'un autre «soi». A ce jeu qui n'en est pas un, Perrine Le Querrec excelle. Profitions de la réédition d'un de ses premiers textes, *Le Plancher*, pour voir ce qu'il en est de la chambre du corps et du malheur des hommes.

Le plancher dont il est question ici, c'est le fameux «plancher de Jeannot», une surface de quinze mètres carrés sur laquelle un jeune paysan du Béarn a gravé, en 1971, un texte en lettres capitales, texte brut et violent où tout est dit de l'angoisse d'un retranché de la vie – ces lattes griffées sont aujourd'hui exposées face à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris. Perrine Le Querrec s'est donc attachée, littéralement, à la figure de Jeannot, mais également à celle de sa sœur, Paule, violée par un père qui finit par se suicider, laissant les deux enfants auprès d'une mère cadennassée que le fils finira par enterrer, justement, sous ce plancher devenu page – on pense à *La Colonie pénitentiaire*, de Kafka (1919), aux machines célibataires...

C'est donc l'histoire d'un écartement, d'une mise au ban, avec pour seule issue l'improbable domestication des failles. «Jeannot est tombé dans les trous de silence de ses parents, dans ce blanc inexplicable d'où il ne peut s'extraire. Il vacille. Se



ILLUSTRATION FRANÇOIS OLISLAEGER, PHOTO JÉRÔME DAYRE

précipite dans l'inexistence.» Si la déliquescence est un paysage, alors Le Querrec en est l'obstinée aquafortiste, occupée non à hanter complaisamment les dédales de la folie, mais à en faire miroiter, à force d'une syntaxe au mordant quasi chimique, les secrets reliefs. Ce qui intéresse l'auteure, c'est de rendre palpables, tangibles, de transformer en expérience rythmique ces moments de tension et de bascule où l'être – le nié, le bouleversé, le cogné – se réinvente une langue, transperce à son tour. Quand, à la fin du livre, Jeannot entreprend de ficher son Verbe dans la chair du bois, le lecteur est entré dans sa «folie», a suivi son

sillon, s'est apparié à sa voix. L'alchimie est avant tout une empathie, et cette dernière sujette à scansion.

On en aura la confirmation dans les autres textes de Perrine Le Querrec, que je vous invite à découvrir – pour une fois qu'on tient une auteure qui travaille au corps son œuvre au lieu d'éprouver une recette de saison avec d'insipides ingrédients, on aurait tort de s'en priver. Cette aventure du corps en lieu clos, lieu qui dans *Le Plancher* (paru initialement chez Les Doigts dans la prose, en 2013) se réduit à la ferme familiale, puis à une simple pièce, on la retrouve dans *La Ritournelle* (Lunatique, 2017), tout entier dévolu à l'espace saturé d'un appartement où un

Si la déliquescence est un paysage, alors Perrine Le Querrec en est l'obstinée aquafortiste, occupée à faire miroiter, à force d'une syntaxe au mordant quasi chimique, des dédales de la folie les secrets reliefs

certain Eugen accumule des objets jusqu'à l'étouffement. Idem pour l'impressionnant *Jeanne L'Etang* (Bruit blanc, 2013), qui suit le parcours d'une «bâtarde, fille de folie», «frappée d'incomplétude et de faute», ballottée entre asile et lupanar, Degat et Charcot.

Attentive aux corps subjugués et aux psychés contrariées, rompue aux creux et plis des archives, en cela poignante héritière de Foucault et Deleuze, Perrine Le Querrec explore également les flotants territoires de l'extase dans *L'Apparition* (Lunatique, 2016), livre où trois fillettes sont confrontées à «l'effervescence d'une danse à l'intérieur d'un monde vieilli et divisé». Citons encore le bref et incisif *Les Tondues* (Z4, 2017), où sont dénoncés les rituels de l'humiliation – «N'a-t-on jamais demandé aux hommes s'ils avaient couché avec une Allemande, les a-t-on transbahutés sur des charrettes à travers villes et villages sous les huées? a-t-on jugé leur sexualité, a-t-on jugé leur chair leur pénis ou leur cœur?»

Descendants psychiques des Kaspar Hauser, Herculine Barbin, Louis Wolfson, Unica Zürn et autres écorchés du sens, les personnages que ranime Perrine Le Querrec se dressent à vif sur le plancher de la page, scène à la fois traumatique et cathartique, en animaux politiques, en enfants sauvages, en grands expulsés de l'histoire, tous exhaussés par une écriture nue et nerveuse, fiévreuse et hors tabou et, pour le dire plus simplement: indispensable. ■

LE PLANCHER,
de Perrine Le Querrec,
L'Eveilleur, 120 p., 15 €.